

































zeuses et autres ventriculographies lipiodolées que mes malades redoutaient tant ; ils m'en faisaient confiance, avant ou après la solennelle visite patronale dans les salles communes aux quarante lits<sup>14</sup> dont dépendait leur sort, trop rarement enviable. Thérèse Planiol était chef de travaux à la Faculté et je savais que les étudiants ne rataient pas un seul de ses cours, un régal pédagogique à la classe folle. Dans le service Fischgold, elle n'était aidée que par un jeune technicien, Claude Feil, dont je garde en mémoire l'image d'une silhouette timide couvant des yeux comme un caniche sa patronne humblement adorée.

**Une quinzaine d'années plus tard, j'assistai à la présentation élogieuse qu'en fit Jean Hamburger quand elle accompagna un conférencier américain qu'elle avait fait inviter à la Clinique du Rein de Necker.** « *Ces c...s de Parisiens qui n'ont pas été f...s de la nommer !* » J'atteste sur l'honneur l'authenticité de ce propos témoignant à la fois de l'admiration personnelle que lui portait le créateur de la néphrologie ainsi que sa rage de devoir admettre son impuissance à vaincre une certaine forme de sacrifice obligé à la médiocratie dans sa vision stratégique de l'élitisme. Thérèse Planiol avait été obligée « d'émigrer » en province quand elle fut nommée professeur agrégé de biophysique à Rouen d'abord, définitivement à Tours en 1968 où elle fit carrière jusqu'à sa retraite en 1980.

**Adjoint à Necker dans le service d'uroradiologie du Professeur Jean-René Michel, je fus en charge d'ouvrir une unité d'ultrasonographie.** En 1978, j'avais tout juste quarante ans et je n'y connaissais rien ; le pari était osé tant la réputation de difficulté de la technique était grande voire insurmontable quand on n'était pas un « jeune » étudiant du CES de radiologie<sup>15</sup>. En ce printemps-là, mes deux parents agonisaient de cancers dans le service de médecine interne de Claude Bétourné à l'hôpital Ambroise Paré. Je voulais me former à temps plein dans un centre de province réputé à distance raisonnable de Paris pour que je puisse revenir en urgence en cas de besoin. Seul, le service de Thérèse Planiol à Tours répondait à cette recherche. Encore fallait-il que j'y sois accepté. A cette époque, les conflits corporatistes faisaient rage ; biophysiciens et radiologues, entre autres imageurs, s'affrontaient furieusement pour la conquête de « l'exclusivité » de la pratique. Je lui rendis visite et plaicai ma cause, sans succès au début ; j'obtins finalement son accord quand elle et son assistant, Léandre Pourcelot, un ingénieur acousticien en passe de devenir docteur en médecine, comprirent que mon engagement n'avait rien de romantique, dans le fond sinon dans la forme, et que j'allais devenir un des nouveaux chefs de file dégageant définitivement l'ultrasonographie de l'esprit de chapelle réducteur et peu scientifique qui avait prélué à son installation dans les nouvelles « stratégies diagnostiques » ; je pouvais être un atout de poids dans leur projet de construction d'un ultrasonographe « temps-réel » révolutionnaire, *Usabel*, dont la firme CGR venait d'acquérir le brevet mais ne s'empessait pas de développer commercialement. J'ai tout appris des bases de l'ultrasonographie pendant le mois d'avril passé en totalité à Tours. Faute d'être investi dans le diagnostic obstétrical pour lequel il avait été conçu, si j'ai pu être séduit par *Usabel*, je ne succombai pas

<sup>14</sup> Chiffre approximatif car ils se répartissaient sur quatre rangées de front.

<sup>15</sup> Le professeur Marie-Christine Plainfossée, à l'hôpital Broussais, était alors la seule patronne parisienne à s'être personnellement impliquée dans la pratique personnelle de l'échographie.

à ses charmes. Par contre, je découvris la nouvelle technologie numérique – on disait encore digital à l'époque – lorsque la firme Picker vint y présenter son premier échographe digital à 16 niveaux de gris ; j'en tirai la conclusion que l'AP devait abandonner la filière analogique et foncer dans la technologie numérique du haut de gamme ; le sous-directeur des équipements, Claude Dupont, me suivit et ce fut l'odyssée du « *Sonia* » CGR, une autre histoire<sup>16</sup>.

**Mes parents décédèrent peu de temps après. Je ne connaissais rien de la vie privée de Thérèse Planiol ; je l'appris petit à petit.** Son mari dont j'entendrais beaucoup parler mais que je ne connaîtrai pas était lui aussi très malade et mourut peu de temps après. Mes relations avec Thérèse Planiol devinrent familières, tant étaient proches nos conceptions de la vie en général et de la médecine en particulier. Elle devint amie avec ma femme et mon fils. Elle n'eût pas d'enfant et elle s'en explique dans son autobiographie. Colette D... à elle très liée depuis son enfance, dit à juste titre qu'un homme normal ne peut pas ne pas être amoureux de Thérèse Planiol. Ce à quoi je répondrai « *Trop vieux pour être Harold, trop jeune pour être Maud...* ». Je fais état aujourd'hui de trente années de complicité avec une femme au destin exceptionnel qui commence par une enfance à la Hector Malot et s'achève à la Louise de Vilmorin. Elle fut une partenaire active, bienveillante et efficace dans nombre d'entreprises menées ensemble pour promouvoir nationale et internationalement une ultrasonographie de qualité. Lorsque j'inaugurai la *salle Thérèse Planiol* – la première qui la consacra de son vivant, dit-elle – dans mon service de Corentin Celton en 1983, Gabriel Pallez, alors Directeur Général de l'AP, se déplaça pour saluer « *la Pupille de l'Assistance* » qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant mais dont la mémoire était restée à l'avenue Victoria. Son nom fut attaché à toutes les salles d'échographie créées ensuite à Boucicaud et à Necker ; j'ai fait créer une *Thérèse Planiol Lecture* qui consacre une sommité lors des congrès de l'*European Federation of the Societies for Ultrasound in Medicine and Biology*.

**« Une femme, un destin »  
Lisez son autobiographie**  
dans sa seconde édition chez Paris RiveDroite, au seul profit de la

**Fondation Thérèse  
et René Planiol**

**C'est mieux qu'un roman,  
car la réalité de la vie  
de Thérèse Planiol dépasse  
toujours la fiction...**

<sup>16</sup> JF Moreau, L Garel, A Dana. *Expérimentation médicale du Sonia*. RBM, 2-6, 1980, pp 452-6.